

L'AMBIVALENCE DU SANG SYMBOLE DE VIE, SYMBOLE DE MORT

par M^{me} Anne STAMM, membre correspondant

” La sève de la vie ” est le titre de l’ouvrage que Piero Camporesi vient de consacrer au sang. On retrouve là une métaphore qu’employait, au XIII^e siècle, le médecin Jean de Saint Amand : ” Le sang se rend, disait-il, du ventre à toutes les parties du corps comme le suc des arbres se répand depuis les racines jusqu’à la totalité des branches ” et qui inspire encore bien des expressions actuelles : ” tronc des veines ”, ” ramifications du système circulatoire ”, et en sens inverse : ” veines du bois ”.

” Sève de la vie ” le sang évoque cependant la mort. Bachelard l’affirme : ” Il y a une poétique du sang, c’est une poétique du drame et de la douleur, car le sang n’est jamais heureux ”(1).

” Avoir du sang sur les mains ”, ” mettre à feu et à sang ”, ” sucer le sang du peuple ” trois des nombreuses expressions qui confirment l’intuition de Bachelard.

Il y a sang et sang : le sang qui circule dans les vaisseaux, le sang qui se répand ou qui se coagule.

*
* *

Le sang attire. John Haig, le vampire de Londres qui fut pendu en 1949, a écrit une confession alors qu’il était dans la cellule des condamnés à mort : ” La plupart du temps, mes rêves parlaient de sang. Ils jouaient un rôle terrible et fascinant dans mon existence et pourtant je ne connaissais pas encore le goût du sang. Un hasard allait me le faire goûter et ne je pourrais plus l’oublier ”(2).

Le sang des martyrs a lui aussi fasciné les mystiques de toutes les religions. Car les hommes de toutes les cultures utilisent les mêmes symboles, bien qu’à des niveaux différents, du rustique très concret au transcendantal extrêmement épuré.

L'AMBIVALENCE DU SANG

Au XIV^e siècle, Ste Catherine de Sienne s'exclame : " Le sang du Christ crucifié fortifie, réchauffe, illumine l'âme de vérité "(3).

En Iran, les chi'ites commémorant la mort de Hussein, gendre de Mahomet, processionnent dans les rues se flagellant avec des chaînes, se déchirant la tête et le corps à coups de sabres et de poignards.

De Felice qui a observé le fait écrit : " Le sang coule, l'excitation augmente, la violence croît... on se fouaille de plus en plus profondément, le sang coule plus encore. On hurle, on tombe, on se fait fouler aux pieds. On meurt. Le sang coule toujours plus. Qu'importe, c'est le sang du martyre, le gage de l'entrée immédiate au paradis "(4).

A Sparte, chaque année on fouettait jusqu'au sang les éphèbes devant l'autel d'Artémis.

En Afrique Noire, chez les Bambara et les Dogons les jeunes garçons se fustigent l'un l'autre jusqu'au sang lors de leur entrée dans le système des sociétés d'initiation, c'est à dire pour avoir accès à la connaissance.

Le sang fascine mais il repousse car il évoque la mort puisqu'en même temps que le sang déserte le corps, c'est la force vitale, la chaleur de la vie qui disparaissent(5), qu'il s'épanche par une grave plaie ou qu'il soit raréfié par le grand âge : exsangue s'applique aussi bien à l'anémique qui n'a " plus de sang " qu'au blessé qui a perdu la majeure partie du sien. " Faire couler le sang d'autrui, c'est répandre la substance même de la personne "(6) c'est donc une affaire dangereuse et redoutable, même pour saigner un malade à qui on pense ainsi rendre la vie.

Ambivalente était donc au Moyen-Age la position des barbiers et des chirurgiens qui maniaient la lancette, assumant ainsi la souillure qu'entraîne la manipulation de substances chargées d'un tel pouvoir.

*
* *
*

Pour les Dogons, le sang est assimilé à l'eau : il irrigue le corps et lui donne la vie comme l'eau des rivières et des mares donne la vie à la terre.

Véhicule de la vie, le sang contient la force active des êtres dont il est la sève. " Avoir le sang chaud ", c'est être ardent, impétueux, voire violent et irascible, alors qu'avoir " du sang de poulet (ou de navet) dans les veines ", c'est être lâche ou tout au moins indolent ou débonnaire. " Etre de sang froid ", c'est manifester de la maîtrise de soi, peut-être de l'impassibilité : " Que penser d'un sang froid si fade ? présence d'esprit ou absence de sentiment, froideur " dit R. Martin du Gard(7).

L'AMBIVALENCE DU SANG

Véhicule de la vie, le sang devient image de la vie. Hugo parle du preux " que nul n'a vu de son sang économe ".

Ne dit-on pas " racheter de son sang " ou encore " effacer avec son sang " une faute infamante ?

D'image, le sang se transforme en symbole de la vie qui va de l'un à l'autre au fil des générations. Il est alors censé transporter les vertus et les vices des ascendants aux descendants : " Bon sang ne peut faillir " affirme la sagesse populaire, tandis que Racine écrit à l'acte IV, scène 2, de Phèdre

" Phèdre est d'un sang, Seigneur, vous le savez trop bien
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien "

Et Loti dit dans " Mon frère Yves " " Il cédait à des influences lointaines et mystérieuses qui lui venaient de son sang "(8).

Ainsi tout naturellement le sang en vient-il à signifier la race : " naquit d'un sang lorrain et breton à la fois " s'écrie Victor Hugo, c'est-à-dire qui est d'un sang mêlé, celui qui allie les principes de 2 ethnies ou de 2 classes.

Le sang est donc le lien entre les générations ou entre les individus. On évoque les voix (ou voies) du sang, de la fraternité de sang, de l'échange de sang qui vise à créer une parenté artificielle entre deux étrangers. La chose était fréquente en Afrique au temps où les ethnies voisines étant ennemies, il était dangereux de voyager sans protection familiale.

Le sang peut encore relier le néophyte et le représentant du transcendant. Au Ruanda, lors de l'initiation à la société secrète de Lyamgombé, avait lieu un échange symbolique de sang entre l'impétrant et le prêtre-chef de la société et représentant du héros.

Ces relations sont, bien entendu immatérielles. Elles nous amènent donc à concevoir que le sang est le siège de l'âme... peut-être l'âme elle-même. " Dans le sang et dans la tête siège le tere qui forme le caractère humain " disent les Bambara(9).

Rien ne contribue plus que le sang à la genèse de la vie, c'est pourquoi les Bambara l'associent au souffle.

Les Chinois font de même : " En nous s'ébattent le souffle et le sang comme le vent et la pluie dans l'univers. Le souffle est yang, c'est-à-dire mâle, le sang est yin, c'est à dire femelle. C'est l'âme du sang qui arrive la première à la conception, c'est celle du souffle qui arrive la dernière et part la première "(10).

L'AMBIVALENCE DU SANG

Rome impassible affirmait en termes simples que le sang est le siège de l'âme.

Le Lévitique affirmait : " L'ami de la chair est dans le sang "(11). C'est le sang qui par l'âme fait l'expiation.

Le Deutéronome confirmait : " Le sang, c'est l'âme... tu ne mangeras pas l'âme avec la chair... tu la répandras sur la terre comme de l'eau "(12).

Ainsi peut-on découvrir le mécanisme du sacrifice qui dirige sur un support qu'on peut appeler " autel ", les principes spirituels et les forces détenues dans le sang des victimes et par là les conduit vers une puissance surnaturelle. L'art du sacrificateur consiste alors dans la maîtrise de la libération de la force du sang. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, on peut alors comprendre les deux coutumes qui jouent encore un grand rôle dans la vie quotidienne de tant d'hommes : l'obligation de saigner l'animal ou la victime, ou l'interdiction de tuer en faisant couler son sang.

La deuxième attitude signifie qu'on veut s'appropriier les forces libérées ou bien qu'on les considère comme redoutables. Elle ne peut pas être appliquée de façon totale car elle proscrireait la chasse ou la guerre. Généralement elle ne concerne que certains personnages ; rois, prêtres, califes...

La première attitude souligne le respect qu'on a pour le sang et la crainte qu'il inspire car il appartient à Dieu et ne doit pas lui être dérobé.

Le sang réceptacle de l'âme... par un léger glissement sémantique le sang des messagers (animaux ou humains) que les hommes envoient aux souverains de l'au-delà est porteur de prières. Celui des Dieux et des héros est chargé de bienfaits.

Du sang d'Adonis naissent les anémones, de celui d'Attis, les violettes, c'est-à-dire la grâce et la beauté sans lesquelles les hommes ne seraient que des animaux, c'est à dire aussi les fleurs qui annoncent la venue du printemps et symbolisent donc l'éternel retour dans la conception cyclique du temps.

Le sang du taureau immolé à Mithra servait à confectionner les breuvages d'immortalité, répandu sur les tauroboles, il leur donnait une nouvelle jeunesse.

Celui des innombrables animaux sacrifiés, par exemple par les Africains, représente le donateur. Le choix du poulet, outre la facilité de l'offrande, marque la volonté de placer son temps à la cadence des rythmes cosmiques (le chant du coq ne marque-t-il pas le retour du jour ?).

L'AMBIVALENCE DU SANG

Offert par les hommes, le sang nourrit la terre, rafraîchit les génies, revigore les ancêtres. Il emporte la prière humaine. Celui des Dieux baptise et assure l'éternité.

Ainsi les représentations que les humains se sont faites du sang (non sans aberrations et atrocités) ne manquent pas de profondeur et de réelle beauté. Elles sont assumées et sublimées par le Christianisme car, dit J.P. Roux : " si le christianisme n'avait pas répondu à sa façon à la mythologie et à la symbolique universelle, il se serait révélé incompréhensible pour les hommes "(13).

Le Christ se révèle à la fois Dieu, homme et animal – n'oublions pas qu'il est dit agneau, que son sacrifice prend sur lui, résout et abolit tous les autres sacrifices sanglants, assure J.P. Roux.

*
* * *

Le sang répandu, c'est le plus terrifiant des écoulements du corps car " ce qui déserte le corps en même temps que le sang, disait Mondeville, médecin et chirurgien de Philippe le Bel, c'est la force vitale, la chaleur indispensable à la vie, les esprits nécessaires à l'animation de la personne et l'âme elle-même finalement ".

Tant et si bien, pense Mondeville, que l'examen du sang permet de connaître avec sûreté les dispositions de l'âme autant que celles du corps. Il s'agit là du sang en quelque sorte manipulé par les barbiers, en tout cas extrait volontairement du corps par une saignée.

Plus généralement, la vue du sang évoque le trépas, impose des images macabres et présente donc des dangers. Cela peut aller jusqu'à l'effroi, on le verra tout à l'heure en parlant du sang menstruel.

La vue du sang est pourtant presque quotidienne : on se blesse, on s'écorche, on saigne du nez, on tue à la chasse ou à la guerre, on égorge des bêtes que l'on mange ou que l'on offre en sacrifice – qu'on songe aux tueries de l'Aïd el Kébir – Il faut donc surmonter ses angoisses et décider qu'il y a des sangs fastes : ceux des holocaustes et de la boucherie, et des sangs néfastes : ceux des règles et des crimes.

Pour la souillure comme pour le reste, il y a sang et sang : le plus impur est le plus polluant mais le plus pur peut l'être aussi ; celui de l'ennemi tué au combat, de l'animal chassé ou du criminel exécuté par le bourreau ne sont pas sans dangers.

C'est ainsi que les bourreaux et les sacrificateurs sont généralement des gens à part, que les guerriers et les chasseurs prennent de nombreuses

L'AMBIVALENCE DU SANG

mesures préventives avant d'exécuter leurs capacités et qu'il leur faut se purifier au retour de leurs expéditions.

Mais le sang est tenace et il est parfois bien difficile de se laver des marques réelles ou supposées qu'il a imprimé : songeons à la pauvre femme de Barbe-Bleue ou à Lady Macbeth.

*
* *

Toute naissance est sanglante (seul le mythe peut faire naître d'un arbre, de la terre ou d'une source). Et logique implacable : qui est né dans le sang, périra dans le sang. Ce qui nous permet de comprendre que pour de nombreuses populations, il n'y ait pas de mort naturelle, qu'un décès est toujours imputable à quelqu'un et alors ? Alors, comment ne pas entrer dans le cycle de la vengeance légale ou non.

” Quiconque frappe un homme, et si celui-ci en meurt, sera mis à mort ”.

Exode 26 12

” Le vengeur du sang mettra à mort le meurtrier ”.

Nombres XXV 21

C'est une loi ancienne et répandue en Asie Mineure, au Moyen Orient, dans la Grèce Ancienne mais aussi en Germanie et elle dure encore aujourd'hui dans certains pays. La loi musulmane n'a pas pu abolir l'esprit de vengeance bien qu'elle ait essayé d'imposer le rachat du sang par une somme d'argent.

La vengeance n'est pas toujours légale : le duel veut laver un outrage dans le sang, la vendetta repose sur l'idée antique que le sang de la victime réclame la vengeance : le sang d'Abel ne crie-t-il pas du sol vers Dieu nous dit la Genèse (IV 10).

Dans ce cas, celui qui a versé le sang devant être abattu à son tour, de proche en proche, de génération en génération la haine s'accroît et les meurtres se multiplient.

Le sang menstruel, lui, est versé de façon naturelle mais il est toujours considéré comme dangereux et la terreur qu'il inspire est disproportionnée avec la cause qu'il engendre.

Pour l'Islam, les femmes ayant leurs règles ne doivent pratiquer ni le culte, ni le jeûne, ni la prière et naturellement ne peuvent entrer dans les mosquées.

L'AMBIVALENCE DU SANG

Les pêcheurs à la baleine des Iles Aleoutiennes sont persuadés que si leurs amulettes de pêche ont été en contact avec la "pollution féminine", ils seront saisis, au moment de tuer le cétacé, d'une violente hémorragie nasale entraînant la folie ou la mort.

Le grand mot est laché : la femme en règles est impure et d'une manière générale il y a incompatibilité entre le sacré et l'impur.

Pourquoi la femme en règles est-elle impure ? Pourquoi le sang des menstrues est-il impur ?

Les Bambara donnent une réponse : parce qu'il est vide, devenu résidu puisqu'il n'a pas contribué à la formation de l'enfant dont chaque femme porte le germe.

Une autre explication peut être avancée : le sang menstruel fonctionne à l'envers du sang corporel : quand celui-ci coule bien, c'est la vie, quand il ne circule plus c'est la mort, or, quand le sang menstruel s'épanche, c'est signe qu'il n'y a pas eu création de vie ; quand il est tari, c'est qu'une naissance s'annonce.

Mais l'accouchée elle-même est réputée impure pendant une période plus ou moins longue après ses couches. Parfois elle devait même (ou doit encore) se retirer pendant tout ce temps dans une maison d'accouchement. Ainsi en était-il en Corée, chez les Falachas d'Ethiopie, chez les Tsiganes ou en Mongolie.

Les Dogons disent que "les règles purgent les femmes de leur mauvais sang et de leurs mauvaises paroles" mais ils ne sont pas rassurés pour autant et la femme leur paraît toujours dangereuse car vaguement impure. Comment un être qui connaît si souvent l'impureté ne le resterait-il pas quelque peu ?

Ils ne sont pas les seuls au monde à ressentir cette imprécise crainte : Bruno Bettelheim affirme : "la féminité fait frissonner les garçons"(14).

*
* *
*

Il me semble que les attitudes envers le sang peuvent recevoir un commencement de compréhension si l'on s'aperçoit que le sang est à lui seul ce qui ailleurs est double :

Le sang rouge-clair, faste et rapide, le sang foncé, néfaste et lent, n'est-ce pas le jour et la nuit ?

L'AMBIVALENCE DU SANG

Le sang chaud et l'enthousiasme, le sang froid et la réflexion, n'évoquent-ils pas l'été et l'hiver, le chaud et le froid ?

Le sang des hommes, symboliquement égal au sperme, le sang des femmes représenté par les menstrues ne semblent-ils pas dans le même rapport que la virilité et la féminité ?

Nous l'avons dit, le sang est à la naissance, c'est-à-dire à l'apparition de la vie, il est à la mort qui est à la fin de la vie. Il est donc une sorte de *coïncidentia oppositorum* qui est la caractéristique du sacré qui lui-même fascine et terrorise(15).

NOTES

1. G. Bachelard, *L'eau et les rêves*.
2. J.P. Roux, *Le sang*, Fayard, 1988, p. 30.
3. *Le sang, la croix, la vérité*, 13 lettres traduites de l'italien par P. Guiges, Paris, Gallimard, 1960.
4. Ph de Felice, *Foules en délire et extases collectives*, Paris, Albin Michel, 1947.
5. D'après Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, dans *Mentalités*, n°1, p. 21.
6. M. Ch. Pouchelle, *Le sang et ses pouvoirs au Moyen Age*, *Mentalités* n°1, p. 30.
7. R. Martin du Gard, *Les Thibaud*, t. IV, p. 49.
8. P. Loti, *Mon frère Yves*.
9. G. Dieterlen, *Essai sur la religion bambara*, Paris, 1951, p. 54.
10. J.P. Roux, *Le sang*, o.c. p. 47.
11. *Lévitique*, XVII, 11.
12. *Deutéronome*, XII, 23-25.
13. J.P. Roux, *Le sang*, p. 284.
14. B. Bettelheim, *Les blessures symboliques*, Paris, Gallimard, 1972, p. 31.
15. Piero Camporesi, *La sève de la vie*, 1990.